

ÉGOÏSMES dans *l'en dehors*
(*sélection d'articles - 1923-1939*)

SOMMAIRE

L'Egoïsme, par J.-V. BENNIS – 5

Egoïsme et Altruisme, par J.-H. MACKAY – 10

L'Egoïsme comme unique facteur transcendantal des valeurs éthiques individuelles, par M. NAVARRO – 13

Essai de Société basée sur l'égoïsme individuel, par H. VIDAL – 17

Ma conception de l'égoïsme, par IPSUS – 21

Egoïsme déifié et Altruisme idéaliste, par St. Ch. W. – 27

Altruisme = Egoïsme, par A. MICHEAU – 31

Altruisme et Egoïsme, par. H. ZISLY – 33

Sélection d'articles sur l'égoïsme publiés entre 1923 et 1939 dans le journal anarchiste individualiste *l'en dehors*.

L'Egoïsme

En publiant l'article dont la traduction suit, *William Marion Reedy*, le regretté éditeur du *Mirror*, de Saint-Louis (Louisiane), écrivait que c'était « l'exposé le plus succinct et le plus lucide des dogmes (?) de l'Anarchisme » qu'il eût jamais lus. Nos lecteurs jugeront par eux-mêmes de ce qui, dans cet exposé, s'accorde avec la thèse individualiste antiautoritaire ou s'en différencie.

Reedy ajoutait : « Ces principes mis en pratique sonneraient le glas du patriotisme, de la loi, de la moralité, de la société elle-même. Ils sont absolument inhumains, mais très logiques. Rationnels ? C'est une autre affaire ». Ne sont-ils pas tout simplement « naturels » ? E. A. [E. ARMAND.]

Il n'y a pas de terme plus généralement mécompris que le mot égoïsme dans son acception moderne. En premier lieu, on le suppose synonyme de dévouement à son propre intérêt, sans égard pour l'intérêt d'autrui. Dans ce sens, il est opposé à altruisme — dévouement aux autres et sacrifice de soi. Cette interprétation est due à l'emploi antithétique — comme moyen de controverse — que Herbert Spencer a fait de cette expression.

On l'a également rendu synonyme d'hédonisme, d'eudémonisme, d'épicurisme, philosophies qui toutes enseignent que l'atteinte du plaisir ou du bonheur ou du profit, — choisissez le vocable qui vous plaît, — est la véritable règle de la vie.

L'égoïsme moderne tel qu'il a été proposé par Stirner et par Nietzsche, exposé par Ibsen, Bernard Shaw et autres, est tout cela en effet ; mais il est davantage encore. C'est la réalisation par l'individu qu'il est un individu ; qu'en ce qui le concerne, il est l'*unique* individu.

Chacun de nous, en effet, est seul au milieu d'un univers. Il est entouré de visions et de sons qu'il interprète comme extérieurs à lui-même, quoique tout ce qu'il en connaisse soit les impres-

sions qu'ils font sur sa rétine, sur le tympan de ses oreilles, sur les autres organes de ses sens. L'univers, en ce qui le concerne, est mesuré par ces sensations ; elles constituent, pour lui, l'univers. Certaines d'entre elles sont interprétées par lui comme désignant d'autres êtres qu'il conçoit comme plus ou moins semblables à lui-même. Mais nul de ces êtres *n'est* lui-même. Il est à part. Sa conscience de soi, les désirs et les satisfactions qui en font partie, cela forme une chose unique ; personne d'autre que lui ne peut s'y introduire.

Quelque chers et proches que vous soient votre compagne, vos enfants, vos amis, ils ne sont pas *vous* ; ils sont extérieurs à vous. *Vous* êtes à jamais solitaire. Vos pensées, vos émotions sont uniquement *vôtres*. Il n'est personne d'autre que vous qui éprouve vos pensées, vos sentiments.

Sans doute, cela vous fait plaisir quand autrui pense comme vous, quand il vous en informe au moyen du langage. De plus, absolument à part du fait qu'ils jouissent des mêmes choses dont vous jouissez — de plus, vous ressentez du plaisir à les voir être heureux d'une façon ou d'une autre. Ce plaisir est la sympathie, un des plaisirs les plus fins qui soient accessibles à un grand nombre de personnes.

Selon que vous y pousse votre sympathie, vous trouverez du plaisir dans votre propre plaisir ou dans le plaisir d'autrui ; mais ce sera toujours votre propre plaisir que vous chercherez. Le plus parfait égoïste peut être le plus profond altruiste ; mais, au fond, il sait très bien que son altruisme n'est que satisfaction personnelle.

Mais l'égoïsme est plus encore. C'est la réalisation par l'individu qu'il est au-dessus de toutes les institutions et de toutes les formules ; qu'elles n'existent qu'en tant qu'il décide en les acceptant de les faire *siennes*.

Lorsque vous voyez clairement que *vous* êtes la mesure de l'univers, que tout ce qui existe n'existe pour *vous* que dans la mesure où c'est reflété dans votre propre conscience, vous devenez un homme nouveau ; vous voyez toutes choses à la lueur d'une lumière nouvelle ; vous vous tenez sur une éminence et vous sentez

l'air frais qui vous souffle au visage ; vous y trouvez une nouvelle force et un nouvel enthousiasme.

Quels que soient les dieux que vous adoriez, vous réalisez qu'ils sont vos dieux, le produit de votre propre imagination ; terribles ou aimables, selon que vous avez décidé de vous les représenter. Vous les tenez en vos mains et vous jouez avec eux comme une fillette avec sa poupée ; vous avez en effet appris à ne pas les craindre ; ils ne sont que « l'imagination de votre cœur ».

Vous avez appris à pénétrer, à percer tous les idéaux qu'en général les hommes croient être des réalités ; vous avez appris que ces idéaux sont vôtres. Que vous les ayez créés, ce qui est improbable, ou que vous les ayez acceptés de quelqu'un d'autre cela ne fait pas de différence. Ce sont vos idéaux dans la mesure où vous les acceptez. Le prêtre est vénérable dans la mesure où vous le vénérez. Dès que vous cessez de le vénérer, il n'est plus vénérable pour vous. Vous avez la puissance de faire et défaire les prêtres aussi facilement que vous faites et défaites les dieux. Vous êtes celui qui, au dire du poète, restez immuable quand bien même tout l'univers tomberait en pièces autour de vous.

Tous les autres idéaux qui mettent en mouvement les hommes, qui les affligent n'ont aucun pouvoir sur vous, vous ne les craignez plus, car vous savez que ce sont vos *propres* idéaux, créés dans votre propre esprit, pour votre propre satisfaction, à modifier ou à ignorer, selon que vous déciderez de les modifier ou de les ignorer. Ce sont de petits joujoux, faits pour vous amuser, non pour que vous les craigniez.

« L'Etat » ou « le gouvernement » est idéalisé par le plus grand nombre comme une chose au-dessus d'eux. Ils l'appellent aussi « Mon pays » et à peine ce mot magique a-t-il été énoncé, dans certaines conditions, qu'ils s'élanceront pour assassiner leurs amis, qu'ils n'auraient même pas égratignés s'ils n'étaient pas aveuglés et enivrés par leur idéal. La plupart des hommes sont privés de raison sous l'influence de leurs idéaux. Incités par l'idéal de la « religion » ou du « patriotisme » ou de la « moralité » ils se jettent à la gorge les uns des autres, eux qui, en temps ordinaire,

sont les plus doux des êtres ! Mais leurs idéaux leur sont comme les « idées fixes » des aliénés. Ils deviennent irrationnels et irresponsables sous leur influence ; non seulement ils détruisent autrui, mais ils ruinent leurs propres intérêts, et n'hésitent pas à se détruire follement eux-mêmes en sacrifice à l'omnidévorant Idéal.

Mais l'égoïste ne nourrit aucun idéal, car sa connaissance que ses idéaux sont *siens* uniquement, le libère de leur domination. Il agit dans son intérêt, non pour l'intérêt des idéaux. Il n'a aucun respect pour « l'Etat ». Il sait que « le Gouvernement » n'est qu'un assemblage d'hommes, qui n'en savent pas plus long que lui, en général ; qui en savent moins très souvent. Si l'Etat accomplit des actions qui lui soient profitables, il le supportera ; s'il l'attaque et empiète sur sa liberté, il se soustraira à ses atteintes par tous les moyens en son pouvoir. L'égoïste est un sans-patrie.

« Le drapeau », que tant d'hommes révèrent — les hommes révèrent toujours des symboles — honorant le symbole plus que le principe qu'il est censé représenter — le drapeau n'apparaît à l'égoïste que comme un assemblage inharmonieux de couleurs ; on peut l'insulter ou l'injurier sans que cela l'émeuve davantage que s'il s'agissait d'une toile goudronnée... Il peut supporter les principes qu'il symbolise tant que cela peut lui sembler conforme à son intérêt. Mais si ces principes exigent qu'il tue ou soit tué, force sera de lui démontrer quel bénéfice il retirera à tuer ou à être tué, avant de l'amener à se rallier à ces principes.

Lorsque le juge prend place au prétoire en grand costume (les juges, des prédicateurs, les professeurs connaissent quelle impression produit le costume sur la populace) l'égoïste n'est en rien terrifié. Il n'a pas le moindre respect pour « la Loi ». Si la loi est à son avantage, il en profite : si elle empiète sur sa liberté, il la transgresse dans la mesure où il pense sage de le faire. Mais il ne la considère pas comme un don « d'en haut ». Il la regarde comme la maladroite création de ceux qui encore « siègent dans les ténèbres ».

Il ne se courbe pas non plus devant la Moralité — sainte Moralité ! Il peut accepter quelques-uns de ses préceptes, s'il le

trouve bon. Mais on ne l'effraiera pas en lui disant qu'il a « tort ». D'ordinaire il préfère ne tuer ni voler ; mais s'il devait tuer ou voler pour se sauver, il le ferait de tout son cœur sans aucun remords de conscience. Aucune moralité ne le persuadera de mal agir à l'égard des autres s'il n'y trouve aucun avantage.

A ses amis — à ceux qui méritent qu'il leur dise la vérité — il se montrera véridique ; mais jamais on n'extorquera la vérité de lui sous prétexte qu'il a peur de mentir. Il n'a aucune crainte, même celle de se parjurer, car il sait que les serments sont des stratagèmes pour asservir l'esprit par un appel à des craintes sur-naturelles.

Quant aux autres idéaux, — les petits, les menus idéaux — qui enchaînent nos pensées, rétrécissent nos vies chétives, ils sont pour l'égoïste comme s'ils n'existaient pas.

« L'amour et le respect filial » — il les accordera à ses parents s'ils l'ont mérité. S'ils l'ont battu quand il était petit, s'ils l'ont méprisé quand il était enfant, s'ils ont voulu le dominer quand il était adolescent, il est possible qu'il les aime en dépit de leurs mauvais traitements ; mais s'ils ont aliéné son affection, ils ne la réveilleront pas par un appel au « devoir ».

Bref, dans son interprétation moderne, l'égoïsme n'est pas l'antithèse de l'altruisme, mais de l'idéalisme. L'homme ordinaire — l'idéaliste — subordonne ses intérêts aux intérêts de ses idéaux et généralement en souffre. L'égoïste ne se laisse imposer par aucun idéal : il l'écarte ou s'en sert, selon qu'il peut convenir à son propre intérêt. S'il lui plaît d'être altruiste, il se sacrifie pour autrui ; mais uniquement parce que cela lui convient ; il ne demande en retour ni gratitude ni gloire.

J.-V. BENNIS.

l'en dehors N° 5 – mi-Janvier 1923.

EGOÏSME et ALTRUISME

Aucun *moi* n'est sûrement le centre du monde, mais chaque *moi* est le centre de son monde ; et en lui réside une impulsion qui est plus forte que toutes les autres impulsions : l'instinct de conservation personnelle.

Oui, chaque *moi* est un monde pour *soi* : un être organique, résidant sur la planète, pour y vivre sa vie, jusqu'à ce que ses jours soient accomplis. S'affirmer, se conserver, réaliser ses désirs ; vivre, en un mot, tel est le ressort de toutes les actions de l'être humain, le premier et l'ultime motif de toutes ses manifestations vitales.

Cet instinct de propre conservation, cet égoïsme, l'individu le reçoit à sa naissance.

Nier l'égoïsme, c'est nier la vie.

Tous les hommes sont des égoïstes.

Tous les hommes, à leur su ou insu, par instinct ou par réflexion, agissent toujours et sans aucune exception, conformément à cette maxime : se procurer par chacun de leurs actes la plus grande somme de bonheur possible.

Que ce soit en cherchant le bonheur en soi-même ou en autrui, en s'exaltant ou en se renonçant, en sacrifiant soi ou autrui, en dominant ou en servant, en ne voulant ni dominer ni servir, en luttant pour conquérir sa propre harmonie par le respect de la liberté et l'amour de la liberté : peu importe. Où qu'ils se trouvent et quelle que soit leur condition, c'est la même chose : les hommes sont et restent des « égoïstes ».

Car les hommes n'agissent pas comme ils veulent, mais comme ils y sont déterminés. Ils ne font que ce qu'ils peuvent faire et rien de plus. Ils sont tous soumis aux prescriptions de leur tempérament et quand leur nature parle, il ne leur reste qu'à suivre sa voix.

Le *péché* est une illusion du cerveau humain, un fantôme qui n'a rien à faire avec la réalité des choses, et dont il ne peut exister

aucun *rédempteur*, par la bonne raison qu'il n'existe pas.

« En soi ou chez autrui. » On accable celui-ci sous l'épithète « d'égoïste », on exalte celui-là par la qualification d'« altruiste ». Mais à la vérité, il n'y a pas d'*altruistes*, le mot « altruisme » est un synonyme d'égoïsme et non son antonyme.

L'homme qui se sacrifie pour autrui est mû par le même sentiment que celui qui sacrifie autrui. Leurs voies et leurs moyens peuvent différer, leur but est toujours le même : se procurer la plus grande somme de bonheur possible. On le fait, parce qu'on ne peut pas faire autrement.

Qui se renonce apparemment se retrouve secrètement, sous une autre forme. Au fond, c'est toujours l'avantage, le profit particulier qui est le but recherché.

L'artiste, le découvreur, le chercheur après-la-vérité, tous ceux qui se dépensent pour leur idéal et qui, dans leurs heures sombres, ont au moins une fois contemplé avec envie l'impudent contentement de soi-même qu'affiche la médiocrité — tous ceux-là qui maudissent leur sort, ne l'échangeraient pas pour un autre, non pas parce qu'ils ne le veulent pas, mais parce qu'ils ne le peuvent pas : parce qu'à tout prix, ils doivent remplir la tâche qu'ils se sont tracée, parce que c'est en l'accomplissant qu'il trouvent le bonheur, celle-là et pas d'autre. Sans cette tâche-là à remplir, la vie ne leur paraîtrait pas valoir la peine d'être vécue.

Lorsque nous assistons autrui, c'est parce ce que nous ne pouvons pas le voir souffrir ; si nous pouvions supporter de le voir souffrir, nous le laisserions sur la route.

C'est tellement clair et c'est tellement peu compris.

Si peu que celui-là même qui, chaque jour, en a la démonstration sous ses yeux doit se le répéter pour s'en convaincre.

Il n'y a aucune exception.

L'homme qui se croyait le fils de Dieu et qui s'imaginait envoyé pour racheter l'humanité de ses péchés, cet homme dont l'enseignement de la destinée de l'homme et de sa mission divine a produit plus de mal dans le monde et parmi les humains que n'importe qui d'autre, cet homme donc qui prétendait aimer ses

semblables, et ne savait sûrement pas ce qu'il faisait, était plus heureux dans ses tourments (si jamais il a existé) qu'il l'aurait été s'il n'avait pas pris sur lui le fardeau de la croix.

L'inexorable nécessité ne nous laisse aucune liberté de choix. Nous mettre d'accord avec nous-mêmes est la raison d'être de notre premier et de notre dernier effort. Entre cette aspiration, qui est notre désir secret et notre mécontentement, et sa réalisation, qui est notre bonheur, se passe toute notre existence.

Ce n'est pas le pire, que les hommes soient égoïstes (ils le sont tous) — le pire est qu'ils ne veuillent pas être plus égoïstes encore.

Il n'y a pas d'égoïsme « illimité » ; tout égoïsme trouve sa limite dans l'égoïsme d'autrui. On ne fait que ce que les autres vous permettent de faire.

D'où il découle que l'égoïste véritable est celui qui a reconnu que son bonheur était aussi celui d'autrui, et qui ne cherche pas à l'édifier sur le malheur des autres.

John-Henry MACKAY.

l'en dehors N° 63 – 25 Juillet 1925.

L'ÉGOÏSME **comme unique facteur transcendantal** **des valeurs éthiques individuelles**

Le premier instinct qui s'éveille en l'individu, bien avant que la raison commence à avoir quelque ascendant sur lui, est l'égoïsme, un égoïsme extrême, presque sauvage. Lorsqu'à un enfant qui ne parle pas encore, on offre deux jouets, l'un grand et l'autre petit, il choisit le premier, à moins qu'il ne veuille s'approprier les deux. De cet exemple, nous pouvons déduire que dans le cerveau de l'enfant où la puissance du raisonnement ne s'est pas encore manifestée, il est absolument impossible qu'un choix autre puisse avoir lieu et que c'est seulement par un instinct inné qu'il agit de cette manière, un instinct vital qui a toujours fourni aux espèces les forces nécessaires pour survivre et se perpétuer — instinct qui se transformera, dans un avenir rapproché, en la raison unique de la morale individuelle.

L'homme s'efforce toujours et par tous les moyens possibles, de nier qu'il est égoïste, mais il ne peut s'empêcher d'agir comme tel, car tous ses actes, spontanés ou réfléchis, sont guidés par cet instinct qui l'impulse à chercher sa conservation dans l'obligatoire lutte pour la vie.

On pourra m'objecter qu'en faisant cette observation — audacieuse si l'on veut, mais logique et positive — et en la considérant comme un principe que la lutte contre la bourgeoisie n'a pas de raison d'être, car elle est, elle aussi, mue par ce même instinct égoïste, qu'elle se montre éminemment individualiste dans tous ses actes.

Toutes les doctrines religieuses — avec tous leurs commandements et tous leurs dogmes — tous les idéalismes, avec toute leur littérature et toute leur philosophie — tous les systèmes politiques, avec tous leurs codes — sont l'expression la plus fidèle de l'ambition de l'*ego* qui prétend, sous un déguisement ou un autre, être le détenteur absolu de la vérité et de la justice. Et cependant, les in-

dividus qui prêchent toutes ces doctrines — religieuses, idéalistes, politiques — ceux qui canonisent la conception hypocrite de l'altruisme — professent une véritable horreur à l'égard du mot égoïsme, et le masquent cauteusement sous le terme humanitarisme. Peu nous chaut qu'ils soient intérieurement conscients ou non de la fraude, la vérité est ceci : leur égoïsme a dégénéré, s'est transformé, et finalement a disparu pour se réfugier dans l'égoïsme.

Que reste-t-il, en ces individus dépravés, de l'égoïsme biologique primitif ? Rien, car ils l'ont remplacé par la conscience, qui est la quinte essence de l'égoïsme. Lorsqu'un homme est « conscient » de sa valeur — sait s'évaluer — il tend à s'entourer de tous les plaisirs, de toutes les commodités, sans aucune considération pour les autres êtres en compagnie desquels il vit, mais ces commodités et ces plaisirs sont fictifs. En effet, l'homme, dans son désir de s'imaginer heureux à tout prix, trouve nécessaire de s'entourer de tous les déchets de la misère et de l'abrutissement ; si ce spectacle ne lui cause pas de douleur, c'est parce qu'il ignore le plaisir du beau ; c'est ainsi qu'il ne se préoccupe pas si ses aliments sont fréquemment falsifiés par l'avarice de ses émules, ni si sa santé s'altère rapidement par l'excès du travail consacré à satisfaire son désir insensé de posséder toujours plus. Ces êtres-là ne connaissent jamais l'amour véritable.

Ils ont pu se créer une famille, mais ce ne fut rien d'autre qu'un incident vulgaire, un accomplissement des formalités de la société actuelle, mener chez eux une femme avec le même soin qu'ils y conduiraient un meuble acheté tout à l'heure, la posséder comme on possède une chose quelconque, avec l'aggravation de procréer avec indifférence. Ils ne se sentiront pas plus d'affection pour leurs enfants que pour une propriété ou une bonne affaire, et qui sait si l'intérêt qu'ils témoignent à leurs descendants n'est pas moindre, dès lors qu'ils confient leur éducation à des étrangers, qui ne ressentant aucune affection ni aucun intérêt à l'égard de l'enfant, sont guidés par le désir du lucre et par le besoin matériel de gagner leur vie. De pareils instructeurs ne feront que dispenser

une éducation vulgaire, dégénéral et annihilant la personnalité de l'élève qu'on leur confie.

Il est évident que ceux qui vivent en lutte constante contre la vérité, entourés de fraude et de mensonge, talonnés sans cesse par l'ambition de la richesse, insensibles devant la douleur d'autrui et dégénérés par l'usage du plaisir, ne sont pas des égoïstes, mais des hommes à la conscience dogmatique et égocentrique.

L'égoïsme est quelque chose de plus beau, de plus logique, de supérieur ; c'est une valeur encore inconnue de l'individu. De même que l'homme, jusqu'à ce qu'il ait éduqué sa rétine, n'a su ni distinguer ni apprécier la valeur des couleurs — l'individu, jusqu'à ce qu'il ait éduqué son égoïsme ne saura se rendre compte de la valeur réelle de la morale bien entendue. Mais le jour où, dans son cerveau, commencera à se faire jour la vérité du pourquoi de ses désirs, où son chaos s'illuminera de la lumière de la beauté, il s'apercevra alors qu'il lui échet de cultiver son égoïsme, non seulement pour son propre bien, mais pour le bien collectif. Son égoïsme s'irradiera alors au profit de la société tout entière.

Si l'individu fait converger en soi, toutes les forces naturelles et toutes les utilités au bénéfice de son physique et de son intellect, jusqu'à aboutir à devenir le type relativement normal et équilibré, il ne lui restera plus qu'à se préoccuper que tous ceux qui l'entourent tendent à s'embellir. Ce cadre, converti en un ensemble harmonieux, sera sans doute le complément de sa féli[ci]té, félicité d'autant plus intense que croîtra la perfectibilité de l'ensemble.

Supposons que nous ayons rencontré l'individu en possession de l'intégrité voulue pour avoir refoulé « l'ego superlatif » et consacré tous ses efforts à modeler « l'ego primitif » ; supposons qu'il se présente dans une attitude telle que nous puissions l'étudier dans toutes ses manifestations. — Eh bien, nous verrons, en principe, que ce qui prend le plus de prépondérance en lui, c'est le désir d'assouvir tous ses appétits subjectifs, c'est-à-dire de s'appropriier tout ce qui peut lui apporter satisfaction et profit. Si, au cours de cette première période du processus que nous étudions,

nous tentons d'intervenir, entravant ses désirs, nous provoquerons chez l'individu un des deux changements fondamentaux qui vont suivre : ou nous le réduirons à néant, suffoquant en lui tout principe logique de vie — ou nous exalterons en lui la disposition à la violence, qui se laissera mener « par l'ego superlatif », détruisant tout sur son passage pour se donner la satisfaction d'assouvir ses désirs. Maintenant, si au lieu d'accumuler les obstacles sur son chemin, nous nous efforçons de lui faciliter les moyens adéquats à la libre disposition et au développement de ses désirs, ceux-ci satisfaits, l'individu s'élèvera vers une forme supérieure, toujours en quête d'un plus grand plaisir.

Qu'il soit entendu qu'en parlant de plaisir, je ne fais pas allusion à leur dégénération. Se trouvant donc dans un milieu de félicité relative, l'impulsion de la violence sera remplacée par le désir subjectif d'embellir davantage l'existence pour se mieux sentir au-dedans d'un ambiant plus harmonieux.

Cette perfection, dans l'ordre esthétique et moral, trouvera un suprême auxiliaire dans le fait que l'individu sera entouré de tout ce qui peut exalter sa sensibilité, le faisant jouir de toutes sortes d'émotions, y faisant participer tous les êtres qui l'entourent. C'est pourquoi nous pouvons affirmer que seul l'égoïsme conscient pourra édifier une société où l'on vivra librement et agréablement.

Manuel NAVARRO

l'en dehors N° 103 – Début Mars 1927.

Essai de Société basée sur l'égoïsme individuel

Lorsque l'individu agit librement, c'est-à-dire sans coaction extérieure à sa volonté il fait ce qui favorise davantage ses satisfactions individuelles.

Ayant à choisir entre deux chemins qui le mènent également au plaisir, il se décide pour celui qui lui offre la plus grande somme de jouissances.

S'il est obligé de faire un choix entre deux sentiers également pénibles à gravir, il est incontestable qu'il se décidera pour celui qui lui présentera le moins de difficultés.

Dans le choix du chemin à suivre l'homme auto-conscient ne consultera jamais les préceptes d'aucune morale établie, sinon pour les violer, dans le cas où l'un quelconque de ces préceptes s'interposerait entre son désir et l'objet convoité.

L'homme libre, l'individualiste anarchiste, conscient du déterminisme de son moi, ne recherchera et n'acceptera que ce qui se rapproche le plus des satisfactions du conscient et du subconscient de sa personnalité. Cela sans se préoccuper si ses goûts doivent être considérés comme « bons » ou comme « mauvais », soit par des individualités isolées, soit par des collectivités entières.

Nous admettons le déterminisme, non comme une fatalité du destin, mais comme une conséquence naturelle et éminemment logique de la vie.

S'il est certain qu'il y a des hommes qui font le « mal » parce qu'ils ignorent « le bien », il n'est pas moins évident que cette même ignorance du bien est déjà quelque chose qui les « détermine » au mal, et il n'est pas moins certain que leur faire connaître le bien peut les influencer et « les déterminer » au bien.

A mon point de vue, *le bien* et *le mal* ne sont rien d'autre que l'UTILE et LE NUISIBLE,

Dans une société libre, où nécessairement prédominerait la conscience compréhensive d'une majorité d'individus, le mal rencontrerait très peu de terrains propre à son incubation et à son

évolution.

L'homme conscient *sait* que celui qui sème de mauvaises herbes ne peut récolter de fruits comestibles — que pour récolter des épis, il est nécessaire de semer des graines et de cultiver la terre. « Qui sème des pierres récoltera des pierres ». Une conscience d'élite préférera toujours un épi à une pierre.

On fait don d'un esclave à Diogène et Diogène réfléchit comme il suit : « Si cet homme peut vivre sans moi, pourquoi ne pourrais-je vivre sans lui ? » Il libère l'esclave et celui-ci ne sachant que faire de sa liberté, cherche un autre maître à servir...

Alexandre, si tant est qu'il pense, pense tout autrement que Diogène. Pour Alexandre, le bonheur consiste à conquérir des territoires et à réduire en esclavage leurs habitants.

En Diogène on voit l'homme qui s'est surmonté. Il n'aperçoit rien d'utile ni de bon dans l'esclavage. Il ne veut de l'esclavage ni pour lui ni pour les autres. Il préfère perdre la semence du grain semé plutôt que de s'exposer à récolter des pierres. Les sentiments et les pensées de Diogène sont celles de l'homme préparé pour vivre d'une vie de liberté. C'est pourquoi ses actes sont nobles, conscients.

En revanche Alexandre, dans ses aspirations et dans ses actes se montre un homme arriéré, un homme qui ne s'est pas encore surmonté ! Alexandre est l'homme qui commande comme un maître quand les circonstances lui sont favorables et qui obéit comme un esclave le jour où les hasards de la fortune lui sont adverses.

Diogène tient conversation avec le surhomme.

Alexandre sourit et tend la main à l'homme des cavernes.

Diogène, mis aux enchères dans un marché d'esclaves s'écrie : « Qui veut acheter un maître ? ». Il veut dire par là qu'il est le maître de lui-même et non un esclave à vendre.

Alexandre, dans des circonstances semblables ne préférerait pas de pareilles paroles. L'homme qui se croit d'autant plus homme que sont plus nombreux les hommes qu'il commande, perd toute son « humanité » le jour où il n'a plus personne à com-

mander et se croit un esclave.

S'il est certain, en tant qu'individualistes anarchistes, que nous soyons davantage d'accord avec la vie de Diogène qu'avec celle d'Alexandre, il n'est pas moins certain que nous ne saurions nous montrer de systématiques détracteurs de l'ambitieux conquérant. Nous savons que ce sont les sentiments et les pensées de l'individu qui le déterminent et non celui-ci qui détermine ceux-là.

Si c'est le désir qui crée la volonté et si c'est la volonté qui engendre l'action, on arrive nécessairement à la conclusion que l'individu est uniquement un instrument de réalisation. L'individu étant déterminé biologiquement, on comprend facilement qu'il ne peut désirer ni accomplir davantage que ce que lui permet d'accomplir et de désirer son propre déterminisme.

Nous savons qu'un corps épuisé par l'excès de travail peut récupérer sa vitalité par le moyen du repos ; qu'un corps atrophié par l'inactivité peut être revivifié par le moyen de *l'exercice* ; qu'un corps malade peut recouvrer la santé au moyen d'un remède préparé pour combattre la maladie dont il souffre. Les mêmes comparaisons valent autant pour le physique que pour le psychique de l'individu, l'un complétant l'autre.

Le « moi » conscient de son propre déterminisme, ne prétend pas faire de *sa vie, un exemple digne d'imitation*. Il sait que dans la vie, il est difficile de rencontrer deux manifestations identiquement égales. Il admet la coïncidence affinitaire comme une exception, jamais comme une règle. La règle est la différenciation.

L'individualiste anarchiste voit dans l'inégalité naturelle de chaque « moi », la base harmonique nécessaire pour l'évolution et le progrès de la société. L'individualiste anarchiste croit en outre que tant qu'on n'estimera et ne valorisera les bénéfiques que rapportent à l'espèce nos inégalités naturelles — qu'on ne comprendra pas que l'égalité n'existe pas et (heureusement) n'existera jamais — qu'on ne verra pas que la prétention d'uniformiser les pensées et les sentiments de chacun est une absurdité — il sera impossible d'arriver à une entente de vie libertaire, (dans la véritable acception du terme) entre les humains.

C'est seulement quand on arrive à comprendre que pour arriver à une entente fraternelle d'homme à homme, de peuple à peuple, de continent à continent, il n'est pas nécessaire que tous les hommes pensent et agissent de façon semblable. C'est seulement alors que nous pourrions arriver à nous entendre. Pour que l'homme ne soit pas un ennemi pour l'homme, l'identité d'affinité, de taille ou de critère n'est pas nécessaire. Il suffit que chacun comprenne que s'il accomplit une action susceptible de porter atteinte aux intérêts moraux et matériels *d'autrui*, il s'expose à être payé de la même monnaie.

Pour rendre le bien pour le mal, il faut être démesurément grand ou excessivement petit. Dans aucun de ces deux cas ne joue la loi de compensation. Et la loi de compensation est le centre de gravité dans la généralité des manifestations de la vie.

H. VIDAL

l'en dehors N° 168 – début-Octobre 1929.

Ma conception de l'Egoïsme

Je place à la base de ma philosophie égoïste le « je pense, donc je suis », de Descartes.

Je pense parce que je suis, et je suis parce que je pense que je suis.

En effet, je n'ai la certitude de mon existence que par la conscience que j'en ai : car, si je peux être sans penser, n'ayant pas conscience d'être en tant que « je », en tant que moi, je n'existe donc pas réellement en tant que « je », en tant que moi, c'est-à-dire en tant qu'individu conscient.

N'ayant la certitude que de mon existence, et ne pouvant tabler que sur cette certitude, je suis obligé de ramener toutes choses à moi-même et de considérer, quant à moi, ma pensée comme le critère le meilleur.

L'existence des choses environnantes ne m'étant perceptible que par les témoignages de mes sens et par les impressions que ces témoignages suscitent en moi, je suis amené à considérer que ces choses n'existent que parce que je reçois ces témoignages et impressions, et que, s'ils venaient à disparaître, n'ayant aucune perception du monde extérieur, il n'existerait plus pour moi.

La seule chose qui m'intéresse est donc mon existence.

Mon moi ne pouvant continuer à être qu'en s'assimilant certaines parties du non-moi, et ce non-moi n'existant que parce que je suis, et se relativant à mon état, il est logique que je consume partie ou totalité de ce non-moi pour assurer ma continuation.

Ce qui fait que, s'il était indispensable de supprimer même une très grande partie du non-moi pour conserver ma vie, j'agis dans ce sens, certain d'être logique avec moi-même.

Donc, en cas de nécessité, je n'hésiterais pas à mettre à feu et à sang une nation entière pour conserver mon existence.

Je me trouve alors devant ces vieilles questions : — d'où venons-nous ? que sommes-nous ? où allons-nous ? et les condensant en une seule, je me demande : pourquoi suis-je ? Or, à

cette question, je ne trouve aucune réponse satisfaisante. Je ne sais pas pourquoi je suis. Je n'ai qu'une certitude : c'est d'être et de vouloir continuer à être. D'autre part, être ne me paraissant pas une raison suffisante pour continuer ou désirer continuer à être, l'existence pour l'existence étant une conception qui ne cadre pas avec mon tempérament, mon besoin d'explication me pousse à rechercher quels sont les motifs suffisamment puissants pour m'empêcher d'envisager sans répugnance la suppression du non-moi. Je découvre alors qu'il est dans ma vie intérieure certaines réactions agréables dont la présence me rend l'existence attrayante.

Ce sont : les plaisirs, et j'y fais entrer tous les plaisirs ; les jouissances, et j'y fais entrer toutes les jouissances ; les voluptés et j'y fais également entrer toutes les voluptés.

La seule cause de mon attachement à la vie est donc ma faculté de jouissance.

Dans ce cas, me retirer la totalité ou une partie de mes plaisirs, jouissances, voluptés, c'est me supprimer la totalité ou une partie de mes raisons de vivre, c'est attenter totalement ou en partie à mon existence.

Donc, s'il m'était utile pour conserver intégralement mes possibilités de jouissance de mettre à feu et à sang une nation entière, je le ferais encore sans hésitation.

Si mon caractère est tel que la vue de la souffrance chez autrui cause en moi une sensation voluptueuse, si les hurlements des torturés caressent mes tympanes d'une façon plaisante, si de la chair brûlée s'échappe un parfum qui satisfasse ou flatte mon sens olfactif, je n'ai aucune raison de me priver de ces plaisirs, puisque logiquement le non-moi m'indiffère et n'a de valeur que pour ce qu'il peut m'offrir d'agréments.

Donc, s'il m'était agréable de mettre à feu et à sang une nation entière, je le ferais également et toujours avec le même détachement.

On peut dégager de ce qui précède que je sacrifierais tout ce qui m'entourne si cela m'était nécessaire, utile ou simplement

agréable, puisque je suis la raison d'être de mon univers qui n'existe que par moi et pour moi.

Mais, n'étant pas très sûr d'être toujours dans une telle condition de supériorité physique morale ou circonstancielle que cette action entre dans le cadre de mes possibilités (en admettant qu'elle y soit jamais entrée), et pouvant imaginer qu'après avoir écrasé une quantité considérable de faibles, je me trouve en état d'infériorité soit physique, soit morale, soit circonstancielle, devant un individu dont l'attitude dans la vie est sœur de la mienne, je puis présumer que ce dit individu m'écrasera sans pitié sous le prétexte que cela lui est nécessaire, utile ou simplement agréable.

Et par le fait de cette spéculation, je me trouve placé en face d'une alternative : j'ai à choisir entre deux attitudes : je peux estimer que mieux vaut tirer parti des circonstances favorables tant qu'elles se présentent, qu'il est plus prudent de profiter le plus largement possible de la vie, d'aller droit à l'assaut de mes plaisirs en renversant tout ce qui peut se renverser, en brisant tout ce qui peut se briser, en piétinant tout ce qu'il me faudra piétiner, et de n'accepter pour seule règle de conduite que ma volonté de jouir intensément sans me soucier de l'égale volonté de jouir des individus que je serais obligé d'écraser en me ruant vers les voluptés escomptées.

Mais alors, il me faudra, le jour où je me trouverai en face d'individus plus forts que moi physiquement, moralement, ou par le fait des circonstances, accepter l'écrasement dont je serai victime comme la conclusion fatale, inéluctable d'un état de choses auquel j'aurais contribué. Dans ce cas, je serai logique avec moi-même.

Je peux également estimer qu'après tout la perspective de mourir m'est odieuse, que le fait de me trouver devant un individu qui éprouve le besoin de me torturer n'a rien d'enviable, que je serais peut-être faible dans un moment où mes facultés de jouissance seraient en progrès, ou au moment où je serais à même de mieux apprécier certaines voluptés ; considérant que la somme des plaisirs escomptables après cette rencontre, peut être supé-

rieure à la somme des plaisirs qui l'aurait précédée, et qu'en définitive, j'aurais, par mon attitude, légitimé l'acte que le ou les susdits individus commettraient envers moi, je fais intervenir dans mes rapports avec les « moi » différents du mien une certaine façon d'envisager les choses qui met un frein à mon égoïsme, et j'emploie dans mes relations avec les individus qui me sont momentanément inférieurs dans un sens ou dans l'autre, une manière d'agir moins brutale, et qui, tout en ne changeant rien à mon interprétation égoïste de la vie, me permet d'espérer que s'il se trouve devant moi des individualités contre qui ma défense serait vaine, elles emploieront également envers moi des procédés ne risquant pas d'entamer trop fortement les bénéfiques que je compte retirer des instants présents et à venir.

Et, dans ce cas encore, je suis logique avec moi-même, puisque, n'ayant pas un tempérament qui me permette d'accepter les conséquences normales de tous les actes que je pourrais avoir l'intention de faire, j'écarte de ma vie ceux dont les inconvénients sont trop grands, et que j'essaie de respecter les possibilités de jouissance d'autrui dans la mesure où je désire qu'il respecte les miennes.

Cette façon d'envisager les choses crée en moi un état d'esprit qui me rend susceptible de faire certaines concessions, et qui me pousse à développer en moi une certaine compréhension des individus avec qui je pourrais me trouver en contact.

Et je suis, contrairement à l'individu possédant la première des attitudes décrites, capable de m'entendre plus ou moins avec des individualités extrêmement différentes de la mienne.

Il existe dans la gamme des plaisirs désirés par moi certains d'entre eux qu'il m'est impossible ou difficile de me procurer tout seul. Etant susceptible de faire certaines concessions pour obtenir un résultat que je n'aurais pu atteindre par mes seuls moyens, et tablant également sur ma plus ou moins grande compréhension des autres individus, je peux désirer m'associer à certains pour l'obtention d'un résultat déterminé à l'avance.

Il y a dans l'association des avantages et des inconvénients.

Pour qu'une association me plaise, il suffit que les avantages qu'elle m'offre dépasse les inconvénients. C'est mon seul critère. Et je peux fort bien m'associer à des individus dont le but est différent du mien, qui emploient pour atteindre ce but des méthodes sans analogie avec la mienne, et dont les sensations diffèrent essentiellement de celles que j'éprouve.

Ainsi, si par exemple, je m'associe, ayant le but de me procurer des jouissances sexuelles, avec un individu du sexe féminin, je n'ai avec lui aucun point commun, nos réactions sont dissemblables, nos sensations sans analogies, nos moyens d'atteindre le but très différents et nos buts même n'ont rien de commun, si on admet que l'individu du sexe féminin s'est associé avec moi dans une autre intention que celle d'éprouver de la jouissance sexuelle.

Il peut se faire que je m'associe d'une façon quelconque à un ou à des individus qui tireront de cette association des avantages certains sans que moi j'en tire autre chose que de légers inconvénients.

Mais, et je suis bien égoïste en cela, je considère que je serais fort aise de trouver dans certaines circonstances des individus qui me faciliteraient la conquête d'un plaisir sans en tirer eux-mêmes d'avantages particuliers ; et conséquemment je rends service à autrui dans la mesure où je désire qu'autrui me rende service.

Je conclus en paraphrasant le principe évangélique : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît », et sa conséquence logique : « Fais à autrui ce que tu voudrais que l'on te fasse », lesquels, selon moi, n'ont aucune valeur et ne peuvent pas servir à me guider dans mes évolutions parmi les individus. Car, si je suis un adepte fervent des pratiques masochistes, il me sera certainement agréable de rencontrer des émules du Marquis de Sade qui me rendront heureux en me faisant ce qu'eux-mêmes ne désireraient certes pas qu'on leur fasse.

Et je pose à la base de mon attitude envers les individus m'environnant ces deux principes :

« Ne fais pas à autrui ce qu'il ne veut pas qu'on lui fasse, afin qu'il ne te fasse pas ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît. »

« Fais à autrui ce qu'il voudrait qu'on lui fasse afin qu'il te fasse ce que tu voudrais qu'on te fit. »

IPSUS

l'en dehors N° 248-249 – Mi-Février 1933.

Egoïsme déifié et Altruisme idéaliste

Il existe un malentendu dans la critique qu'on adresse à Stirner, quand on lui oppose le triomphe de l'idéalisme sur l'égoïsme pur qu'il édifierait quelque peu. Car, si Stirner ne voulait rien savoir des entités, il n'était toutefois pas ennemi d'une sensibilité généreuse ni d'une idée pure. Mais il ne regardait l'« idéalisme » que comme une forme de l'« égoïsme ».

Il ne prêchait pas, ainsi que le prétendit un jour quelqu'un, l'égoïsme en « apôtre ». Il pensait seulement que le comportement de chaque être ne peut qu'être égocentrique (c'est-à-dire faire du « moi » le centre d'où tout émane et où tout se ramène). Laissons-lui à ce sujet la parole :

Dois-je par hasard ne prendre aucun intérêt à la personne d'autrui ? Dois-je n'avoir à cœur ni sa joie ni son bien ? est-ce que la joie que je lui procure n'en surpasse pas d'autres qui lui sont propres ? Au contraire : je puis lui sacrifier joyeusement d'innombrables jouissances et m'imposer des privations sans nombre pour accroître son plaisir. Pour lui, je puis risquer ce qui sans lui, me serait le plus cher : ma vie, mon bonheur, ma liberté. Mais je ne lui sacrifie pas pour lui ; au contraire, je reste égoïste en jouissant de lui.

Et encore :

Moi aussi, j'aime les hommes, non seulement quelques-uns, mais encore chacun d'eux. Mais c'est avec la conscience de mon égoïsme que je les aime. Je les aime, parce que l'amour me rend heureux, qu'il m'est naturel et qu'il me plaît. Je ne connais pas d'obligation d'aimer. Je sympathise avec tout être sentant, et sa peine m'afflige comme son bonheur me réjouit.

Vous aimez l'Homme, c'est pourquoi vous torturez l'individu, l'égoïste ; votre amour de l'Homme n'est que persécution envers l'individu.

Voici maintenant un témoignage étranger :

L'égoïsme comme l'entendait Stirner, n'est nullement opposé à l'amour, à l'idéalisme ; nullement hostile à une tendre vie affectueuse, à la charité, au sacrifice, à la plus intime amitié. Mais s'il n'est pas hostile au socialisme, il ne l'est pas non plus à la critique. En un mot, il est pour ce qui présente un intérêt réel et il n'exclût aucune sorte d'intérêt. Il ne s'insurge que contre le prétendu désintéressement et ce qui manque d'intérêt : non contre l'amour mais contre l'amour divin ; non contre la pensée mais contre le dogme ; non contre les socialistes mais contre les socialistes de la chaire. (Kleinere Schriften, p. 375, éd. 1914).

Par conséquent, il n'est nullement contre l'« Idéal », mais simplement contre l'idéal érigé en dogme, comme le contraire de l'égoïsme. La querelle entre l'égoïsme et l'altruisme est maintenant complètement dépassée, et Kropotkine, dans sa brochure « Morale Anarchiste », l'a d'ailleurs terminée d'une façon péremptoire. « L'Unique et sa Propriété » de Stirner ne contient aucune phrase qui contredise la théorie Kropotkinienne de l'« Entraide ». Ce que Stirner rejette, c'est l'amour compris comme un ordre, non comme une source érotique et un facteur naturel de sociabilité.

Dans la brochure susdite, Kropotkine écrit textuellement :

Avant de clore, nous voulons dire encore quelques mots concernant ces expressions « égoïsme » et « altruisme », imaginées par l'école anglaise, et avec lesquelles on nous rebat continuellement les oreilles.

Si jusqu'à maintenant nous avons négligé d'en discuter dans nos études, c'est simplement parce que nous ne trouvions pas entre elles l'ombre d'une différence — alors que les moralistes anglais ont trouvé le moyen d'en introduire une.

Quand nous disons : traitons les autres comme nous voudrions être traité nous-même ; ou quand, d'une façon plus élevée, nous disons encore : le bonheur de chaque individu est intimement lié à celui de tous les êtres qui l'entourent, est-ce l'égoïsme ou l'altruisme que nous prêchons ? — Dans nos sociétés fondées sur l'injustice, on peut parfois trouver un bonheur relatif ; mais ce bonheur est construit sur le sable.

Des milliers d'écueils se dressent devant lui et il se brise un jour sur l'un d'eux.

Combien ce bonheur est infiniment petit et chimérique, en comparaison de celui qui serait possible dans une société d'égaux ⁽¹⁾.

C'est pourquoi tu agis louablement en exigeant le bonheur de la collectivité, duquel dépend le tien. Quand nous disons cela, est-ce l'égoïsme ou l'altruisme que nous prêchons ? — Nous ne faisons que constater un fait.

Certes, Stirner et Kropotkine — à l'encontre de Godwin et Tolstoï — voulaient tabler sur des faits et non susciter des exigences idéales, différence qui se retrouve du reste dans leur terminologie. Bien qu'ils aient considéré l'anarchisme comme rationnel, ils ne l'ont pas regardé comme une panacée, mais seulement, du moins pour Kropotkine, comme l'ordre du naturel humain, tel qu'il devrait exister, si l'homme ne s'arrogeait pas de toujours « corriger la nature ». Car les plus intimes élans ne se trouvent-ils pas dans l'individu — l'« unique » ?

Lutter, braver le danger ; se jeter à l'eau, non seulement pour sauver un homme, mais encore un chat ; se nourrir de pain sec pour mettre fin aux iniquités qui nous révoltent ; se sentir d'accord avec ceux qui méritent d'être aimés, se sentir aimés par eux — pour un philosophe infirme, tout cela est peut-être un sacrifice. Mais pour l'homme plein de force, de vie, de jeunesse, c'est la joie de vivre. « Est-ce de l'égoïsme ou de l'altruisme ? » (Kropotkine).

Un égoïste au sens du Stirner, constate donc Kropotkine, peut se sacrifier ; peut-être éprouve-t-il même en cela une réelle joie de vivre, comme nombre d'exemples pourraient en témoigner. Par contre, on pourrait citer des hommes qui se réclament du communisme et le feraient volontiers triompher par l'extermination des adversaires qui leur résistent.

Serait-ce plus égoïste ou plus altruiste, au sens vulgaire du mot ?

(1) Société que Stirner appellerait « l'Association des Egoïstes » !

Avec Stirner, nous ne voulons rien déifier. Nous nous efforçons au contraire de détruire les vieilles valeurs quand elles empêchent la naissance des nouvelles. Faire croître, non bâtir !
« Je ne veux ni dominer autrui ni être dominé par les autres ».

St. Ch. W.

l'en dehors N° 280 – mi-mars 1935.

Altruisme = Egoïsme

L'égoïsme rapporte tout à soi. — L'altruisme est l'amour d'autrui ; sous sa forme la plus parfaite et extrême, il est l'abnégation de soi.

L'égoïste prétend que l'altruisme et l'abnégation ne sont mus que par un sentiment égoïste, par l'amour de soi. L'altruisme n'est qu'un moyen de « se » faire plaisir. On conçoit ainsi que l'égoïsme embrasse la totalité des actes humains et qu'il est bien, comme l'a montré Félix Le Dantec, biologiste compétent s'il en fut : la base de toute société.

Dans toute action, dans toute pensée humaine, on trouve comme mobile initial : l'égoïsme. — Ainsi compris, l'égoïsme peut aller jusqu'à la dernière limite du sacrifice et de ce qu'il est convenu d'appeler l'abnégation : l'oubli de soi. Agir prétendument par oubli de soi, c'est agir en égoïste inconscient. L'égoïsme peut atteindre jusqu'au « sacrifice de sa vie ».

Personne n'aura idée de nier que l'amour d'autrui, poussé jusqu'à l'oubli de soi, est la conception la plus élevée du devoir. Or, qu'est le devoir, sinon : « La voix de la conscience » ? Faire son devoir, n'est-ce pas obéir à l'impératif de la conscience ? Ne résulte-t-il pas une « satisfaction personnelle » d'« accomplir son devoir » ? Le nier serait absurde ; car, de même que le remords découle du « mal » que l'on vient de perpétrer, le sentiment du devoir accompli suit ce devoir et fait que l'on « s'approuve intérieurement ». Le devoir le plus parfait est d'accomplir le bien sans rechercher l'approbation d'autrui et même de chercher à s'y soustraire. Mais l'approbation intérieure subsiste toujours : la « conscience » est heureuse.

Si l'on se donne la peine de ne point s'illusionner sur les mobiles de l'acte qui ont poussé l'individu jusqu'au sacrifice de sa vie pour autrui, on se verra obligé de reconnaître que c'est par consentement intérieur qu'il a agi. Il a obéi à la voix de sa « conscience », de sa « conscience » qui réclamait la paix et le

bonheur. Cette sérénité de l'âme qui suit l'accomplissement du devoir ne manque pas d'analogie avec le repos de l'estomac qui a satisfait son appétit. Ce sentiment de satisfaction personnelle qui incite au devoir peut être inconscient, il n'en subsiste pas moins. Il peut s'illusionner, il peut même se camoufler, se déguiser, si l'individu n'est pas assez fort pour rester seul en face de l'égoïsme qui l'a mu. Ce mot a été tellement calomnié et déformé qu'on en rougit. D'autre part, il entraîne un certain vertige. « L'individu éprouve de l'effroi à se pencher sur son être ». Il a peur de l'explication de ses actes, de ses sentiments, de ses pensées. Pour les approcher, il se voit contraint, dans sa faiblesse, de les déguiser : il masque son égoïsme des qualificatifs les plus divers, qui sont pour lui des issues de sécurité : altruisme, abnégation, désintéressement, héroïsme, etc.

L'égoïsme est le vrai courage intérieur. L'égoïsme conscient se confond avec l'altruisme conscient du fait qu'il le nie en l'absorbant.

Tout acte humain, individuel ou collectif, est essentiellement égoïste. Il suffit de s'entendre pour comprendre la véritable signification du principe, et de posséder la force et la franchise nécessaires pour le reconnaître. Il appert ainsi que l'égoïsme, le vrai : celui qui rejette sujétion et domination, est la forme la plus parfaite, la plus honnête et la plus élevée de l'amour.

André MICHEAU.

l'en dehors N° 290 – mi-janvier 1936.

Altruisme et Egoïsme

À E. ARMAND, en réponse à l'article **Expliquons-nous**.

J'ai lu et relu ta réponse à mes critiques de la **Voix Liberaire** parues dans le fascicule de janvier de **l'e.d.**, et j'ai réfléchi. Une fois de plus. Somme toute, tu as raison, d'après la thèse que tu exposes, mais elle ne peut s'appliquer qu'à **ceux de ton monde**, c'est-à-dire à des individus conscients et imbus des mêmes sentiments, et si j'ai bien compris, c'est bien cela.

Il reste évident, par exemple, qu'un camarade **égoïste** ne pourrait s'entendre avec un camarade **altruiste** qui ne regarderait pas à la formule **donnant-donnant** (ou réciprocité) et **donnerait plus qu'il n'aurait demandé**, ce dont, en ce cas, le camarade **égoïste** profiterait largement si ce dernier se laissait aller jusqu'au bout, et certainement que dans un milieu donné (un milieu libre, ou à tendances telles, bien entendu) étant donné la différence des caractères et tempéraments cela se produirait.

Dans ces conditions, il serait à craindre que, pour parler le langage vulgaire, « **l'altruiste** » serait la **poire** de « **l'égoïste** », si ce dernier tombait dans l'abus.

Il resterait, il est vrai, la faculté de ne s'associer exclusivement qu'**entre égoïstes** et qu'**entre altruistes**.

Et, pour une bonne entente, il suffirait qu'entre individus conscients, altruistes ou égoïstes, une certaine correction se réalise au point de vue sociabilité, et ces camarades, des deux tendances seraient corrects entre eux **parce que conscients**, afin que personne ne soit lésé.

Quant à l'isolé, ainsi qu'à l'associé, comme tu le fais remarquer si justement, rien n'est parfait, étant donné que des deux côtés il y a avantages et inconvénients. Aux individus de savoir choisir, suivant leurs caractères et tempéraments, et aussi leur compréhension de la vie au point de vue anti-archiste.



Et, à ce propos, je me souviens que j'écrivais, sur un projet de Milieu libre à Saint-Maur, ces lignes extraites d'un article paru dans la **Vie Anarchiste** (du 5 mai 1913) :

» Quant à la question du travail en commun — de la production — je m'y associerais plus aisément, je ferais ma part et même au delà si besoin était, à la condition essentielle, cependant, que je sois en compagnie de camarades aussi consciencieux, animés du même état d'esprit, **sinon** je préférerais œuvrer individuellement.

» Etant donné l'organisation du M. L., **seuls**, des anarchistes réellement communistes — intégralement — peuvent essayer d'y réaliser l'Eden entrevu, mais, « ni des individualistes, ni des natu-riens purs » ne pourraient, ce me semble, y trouver leur place. »

Et dans le numéro suivant de cette même **V. A.** (20 mai 1913), Butaud me raillait doucement et même avec quelque amertume :

«Je délaisse le communisme, si les autres ne grattent pas comme moi... », me faisait-il dire, en substance, dans une assez longue critique sur « l'Effort individuel dans le communisme ».

Et il me représentait comme un admirateur de la formule : « A chacun selon ses œuvres ».

Henri ZISLY.

l'en dehors N° 329 – avril 1939.